

PROLOGUE

Avant... ou peut-être ailleurs.

S'il est un bruit terrifiant, un bruit qui brise les nerfs des plus aguerri, c'est bien celui d'un abordage. Peu d'astros y ont survécu pour en parler. En fait, la mémoire collective se perpétue par la geste des frères de la course et par les récits hallucinés de rares otages rendus hébétés à leur monotonie.

Oui, c'est bien là le craquement le plus extraordinaire. Quand les membrures d'acier cohérent gémissent sous la pression, vous sentez la douleur jusque dans vos propres côtes. Comme si le monstre, à l'extérieur, bord à bord avec votre navire, vous écrasait directement le flanc. Vous suffoquez ; vous avez froid, du froid de l'espace qui vous attend là, juste à l'extérieur de cette porte de sas sur le point d'exploser. Si vous êtes de la stellaire, vos mains glissent dans vos gants de scaphandre. Cette arme est-elle chargée ? Se rendre ou résister ? Dans les hurlements de sirène, la cohue et les éclairages d'alerte, votre cerveau bouillonne.

Vous êtes vide et courez au hasard. Un autre claquement ; une déflagration. Votre visière s'est immédiatement fermée et la dépression vous fait perdre l'équilibre, le temps qu'une écoutille se referme. Maintenant c'est le silence. Brutal, glacé. Sans y penser vous titubez en position debout, à l'instant même où la pesanteur artificielle s'annule !

Ils sont déjà au contrôle ! Cette pensée vous fouette et vous aide à combattre la nausée occasionnée par le déséquilibre. Un double clignement de paupières connecte le transcom. Immédiatement, c'est une avalanche de cris, d'ordres divers qui ne vous sont pas adressés. Alors que vous vous cramponnez à la main courante de la coursive,

dans le vacarme de votre casque, vous n'avez plus qu'une seule idée en tête : les capsules de survie.

Un coup de chance d'avoir été de garde ici au début de l'attaque ! Un dernier coude à franchir et l'écoutille du quai d'évacuation apparaît. Du fond de votre mémoire surgissent les mots d'un instructeur dont vous avez oublié le nom : les capsules sont quasiment indestructibles...

De plus, leur vitesse initiale en fait des cibles difficiles à ajuster ; paraît-il. Bien sûr, à l'époque, vous en aviez ri avec vos copains. Les capsules ? C'est juste bon pour les larves ! Les trouillards et les civils, à la limite. Combien de fois vous étiez-vous imaginés en héros fabuleux, crachant la foudre et répandant la terreur sur vos ennemis ? Dix fois, vingt fois, pendant les soirées de beuverie dans des astroports dont les coordonnées se perdent dans l'alcool.

Et puis, il y avait la benzécodine qui, versée dans la tambouille du bord, décuple l'agressivité... oui, mais voilà, après quatre heures de quart, les effets s'estompent et ne laissent de vous que ce que vous êtes : un petit gars d'Almata V qui aurait dû être fermier. Une autre victime des holos en couleur de la stellaire. L'aventure, l'argent, la gloire... une poignée d'abstractions vides de sens. Ici et maintenant, l'éclat des médailles se ternit.

L'avenir se dégonfle.

Tandis que vous déverrouillez l'accès avec toute la célérité dont vos mains sont encore capables, d'étranges voix surviennent dans l'espace confiné du casque. Ils sont là. Ils sont dans le vaisseau. Votre vaisseau. Vous en ressentez le viol. L'inéluctable fin.

Ne pas crier, surtout ne pas crier pour éviter le repérage.

Le panneau s'ouvre avec une lenteur qui vous laisse le temps de vous oublier dans le scaphandre. Vous ne le sentez même pas. C'est comme si le reste de votre corps était à un autre. Lointain.

Le quai des capsules est plongé dans l'obscurité mais vous distinguez les voyants sur les opercules d'éjection. Une impulsion des pieds et c'est l'envol vers le plus proche. Ce voyant jaune qui signifie que vous allez vivre. Plus rien d'autre n'existe que cet œil planté au beau milieu du noir ambiant. La trajectoire semble parfaite.

Soudain, il se déplace.

Il se déplace !?

D'une langue nerveuse, vous activez l'éclairage frontal.

— Non !

Il vous toise. À travers sa visière polarisée, ses dents brillent. L'imagination fait le reste. C'est une chose horrible, l'imagination. Dans son scaph' noir, il est immense et vous allez droit sur lui. Vous ne pensez même pas à l'arme restée en arrière, qui doit tourner mollement dans la courbure. Vous êtes déjà mort.

Dans un geste puéril, vous lancez vos mains en avant alors même que son hurlement sature les ondes.

Puis, il fait une chose que vous ne comprenez pas. Dans la seconde d'envol qui vous sépare encore du destin vous voyez qu'il brandit... une hache !

CHAPITRE PREMIER

1666

La Providence, navire de trente-cinq canons, fendait vers l'est les eaux noires du golfe de Maracaibo. Calé contre la barre pour combattre la gîte, maître Legagneur hurlait dans les rafales d'embruns :

— Prenez des ris compagnons ! Le ciel menace !

Son œil perçant scrutait l'ouest. Du couchant une lourde écharpe grise envahissait les nues, abolissant l'horizon. Le breton, grand et sec comme une badine de châtaignier, n'avait pas son pareil pour appliquer la punition. Tous le savaient et les gabiers, pourtant rudes gaillards, se précipitèrent sur les écoutes pour réduire la voilure comme autant de singes escaladant le grément.

Derrière le premier maître, un homme plus dur encore se tenait. Penché sur la carte, le profil brusque éclairé par la lueur dansante d'une lanterne. Jean-David Nau, dit l'Olonnais, rentrait du sac de Maracaibo et de San Antonio de Gibraltar.

Les Espagnols s'en souviendraient longtemps.

Les grandes cités marchandes se croyaient à l'abri depuis la dernière attaque, quatre ans plus tôt. L'Anglais Morgan les avait alors mises à feu et à sang pour en piller les bois précieux et l'argent.

Le flibustier jubilait ; ce qu'il venait d'accomplir effacerait à jamais l'expédition de l'Anglais. À la tête de seulement cinq cents frères de la côte lui, l'Olonnais, s'était emparé du fort commandant l'entrée de la passe de Maracaibo comme d'une formalité. Puis sa troupe avait déferlé sur la ville fuie par ses habitants au profit du bourg de Gibraltar. Son sourire s'élargit encore au souvenir du tumulte récent. La descente sur Gibraltar avait été sanglante, mais il perdit peu d'hommes en comparaison des Espagnols dont la garnison fut décimée. Le dernier assaut coûta la vie au gouverneur Sandoval

en personne !

Une telle razzia devait se clore dignement. Alors, pour venger les frères tombés, il fit incendier les deux villes ne laissant derrière lui que ruines et cadavres mutilés.

La marque de la flibuste. Sa marque.

Nau leva les yeux vers les voiles, masses grises sur le ciel assombri. L'ancienne corvette hollandaise se comportait bien. Le grément modifié prenait un bon tiers de voilure en plus et couchait le navire à la limite du naufrage à chaque rafale de travers. Mais là était le prix de la vitesse. Mieux vaut mourir noyé que gigoter au gibet.

Comme le disaient les officiers de la royale, toujours en mal d'impressionner quelque dame : « il faut être fou ou forban pour naviguer avec autant de toile sur un aussi court tirant ».

Il aimait ce navire comme lui-même, et bien plus que n'importe lequel de ses compagnons. En dépit du caractère hasardeux des manœuvres, la corvette ainsi grée narguait les frégates espagnoles les plus rapides. Souvent les vergues basses frôlaient la crête des vagues, on embarquait alors des paquets de mer qui emportaient les cris des marins imprudents.

Les hommes s'activaient toujours dans la voilure et le trois mâts se redressa peu à peu. L'Olonnais parcourait la mer des yeux. Son univers. À bâbord, le brigantin de Michel le Basque et deux petits sloops déchiraient l'uniformité de leurs silhouettes. Par moment, le vent lui apportait l'écho de chants guerriers. Par tribord avant dansait le contour massif de l'autre brigantin : celui du picard. Tournant la tête vers l'arrière, il vérifia que la pinque de Dupuis et la frégate de Vauclin suivaient. Elles encadraient la prise montée par d'Artigny : un gros marchand gavé de cacao. Il avait malencontreusement croisé la flottille à l'aller. Cela avait été un bon présage.

En dépit des quarante braves qui ne reverraient pas la Tortue, l'expédition avait été plus que profitable.

Il emplit ses poumons avec volupté de l'air marin. Sous ses pieds, dans les cales, s'entassaient pêle-mêle trois cent mille pièces de huit et cent mille couronnes d'objets de culte et de bijoux. Un fameux partage en perspective !

En vérité, il y avait là matière à la plus grande fierté. Désormais il serait le plus célèbre des aventuriers de la fortune de mer, le plus riche aussi.

Mais sa plus grande joie, il la tenait des six cents morts laissés sur place. Les Espagnols mettraient bien longtemps à s'en relever. Soudain, le vent fraîchit et il dut boutonner sa jaquette pour gravir le

plat-bord du gaillard d'arrière. Cramponné à la drisse d'artimon, il inspecta la côte qui disparaissait dans la grisaille de l'orage prochain. Son rire éclata à la face du large. Là-bas, au ras de la mer, on distinguait encore l'éclat de l'incendie.

— Une pinte de tafia à chaque homme ! lança-t-il à l'attention de maître Legagneur qui s'empressa de répercuter l'ordre.

Bientôt les rires et les chants sauvages qui monteraient de l'entrepont couvriraient les râles des blessés. Une trentaine de gars portaient dans leur chair la signature de l'acier de tolède. Race maudite que ces espingouins.

Avant de descendre au milieu de ses hommes, l'Olonnais tapota machinalement sa poche. La commission du gouverneur d'Ogeron avait été bien honorée, il rentrerait la tête haute, béni des autorités. Pour une fois...

Cette nouvelle guerre franco-espagnole était une manne céleste pour la flibuste qui s'acquittait ainsi des basses besognes d'un roi que l'on disait « soleil ».

Les premières gouttes s'écrasaient sur le pont rendu glissant alors que la nuit faisait se confondre le ciel et la mer. À la barre, le géant breton frissonna en tirant sur sa pipe d'ébène, il rêvait déjà aux filles et aux tavernes. Mais sa vie était ici. Là-bas, personne n'attendait personne. Ceux qui ne rentraient pas rejoignaient la légende de la course.

Timi, le petit mousse caraïbe, furtif comme un chat sauvage, apparut soudain. Il ne participait pas encore aux combats mais n'avait pas son pareil pour recharger les fusils de boucanier plus vite que n'importe quel homme. C'était un gosse hirsute entre dix et douze ans dont l'éclat des yeux faisait vite oublier la frêle corpulence.

— Le capitaine m'envoie te donner ta pinte ! fit-il jovial en tendant la chope d'étain.

Legagneur s'en saisit avidement et renvoya le gamin d'un geste bourru. Il aimait ces moments de solitude où il sentait la vie du navire frémir entre ses grandes mains. Avec sa part, il avait bien l'intention de se lancer pour son compte. Beaucoup d'hommes étaient prêts à le suivre, ils le lui avaient dit. L'Olonnais faisait peur, sa cruauté augmentait avec sa réputation, et sa chance allait bien tourner un jour. Ce jour-là, mieux vaudrait être ailleurs.

Dans un ou deux mois, quand tous auraient déjà contracté des dettes chez les gargoutiers de la Tortue, les hommes se choisiraient des capitaines. C'était la règle, à ce moment là, il pourrait faire valoir

son expérience. Pour le navire, il y avait toujours des frères au creux de la vague prêts à céder le leur. Il commencerait par un sloop, une petite unité rapide et maniable, et y ferait poser huit canons. Non, dix... oui, c'est ça, dix.

Capitaine Legagneur ! Cela sonnait bien.

Laissant à bâbord la péninsule de la Guajira disparaître dans l'obscurité, la flottille prit nord-nord-ouest, cap sur Saint-Domingue. Malgré la pluie, la nuit n'apporta qu'une houle moyenne, ce mois de septembre 1666 était le plus clément depuis bien des années.

Deux semaines plus tard, sans avoir rencontré aucune voile, l'Olonnais et ses vaisseaux faisaient une entrée triomphale à la Tortue.



Le soir tomba brutalement sur le bourg de Basse-terre, comme c'est la règle sous ces latitudes. Un millier de cahutes de rondins, entourant un centre ville de style colonial espagnol, constituait le repère des boucaniers de la Tortue. Surplombé par un fortin, il faisait face au sud vers Saint-Domingue dont on distinguait la côte par temps clair. À cette heure douce, où les distances se noient dans la brume, les barques de pêcheurs rentraient, côtoyant dans la rade les grands navires à l'ancre.

L'homme s'assit dans un coin à l'écart des lanternes. Nul ne lui prêta la moindre attention dans le tumulte ambiant. Ici, on ne posait pas de questions. Sur sa table la cruche était vide. Pestant, il chercha des yeux une des filles du service. Le suint des chandelles limitait la vue à un rayon de quatre à cinq mètres au-delà duquel il ne distinguait que des ombres.

Depuis un mois, il prenait son poste tous les jours et patientait jusque tard dans la nuit. Ce soir, le bruit courrait que l'Olonnais était rentré ; enfin.

Mû par la soif, il se dirigea vers le bar où une bande d'ivrognes faisait grand cas des charmes généreux des filles de salle. Leurs pièces tintaient sur le comptoir, vite escamotées par les mains crochues du patron.

Dans un coin sombre, une maigrichonne dépoitraillée administrait une fellation à deux gaillards assis côte à côte sur un banc. Trois autres piaffaient, le sexe dressé hors de leurs frusques. Pris par son enthousiasme, l'un d'eux bouscula l'étranger. Un mauvais rictus aux lèvres, il fit face à cet inconnu prêt à en découdre. Ce qu'il lut dans

ses yeux le dissuada de tenter sa chance. Sans mot dire, il s'écarta.

L'homme esquissa un sourire et poursuivit vers le bar.

Autour de lui, les lanternes sculptaient de contrastes les visages comme autant de gargouilles aux rires édentés. D'ordinaire blasé, il ne pouvait se départir d'une certaine fascination. Il savait, d'expérience, reconnaître en ceux-là d'authentiques coureurs de fortune sans peur ni scrupule. D'un bout à l'autre de l'univers, ils se ressemblaient. Une sorte de confrérie de la crapule qui sévissait à la périphérie des systèmes civilisés.

Maintes fois il avait rencontré leurs semblables.

Étrange échantillon d'humanité.

Toutes les sociétés, humaines ou pas, généraient de tels parias.

Une fois de plus, il le constatait ; cette petite boule bleue ne faisait pas exception à la règle.

Ici, comme partout ailleurs dans la galaxie, ils étaient profondément égalitaires. Indifférents à la couleur de peau ou à la nationalité, seul le courage comptait pour eux. D'ailleurs, les deux tiers étaient noirs ou métis, ce qui, au sein de cette civilisation, était tout juste supérieur au statut d'animal ! Tous écorchaient un mauvais français (une langue dominante de l'époque) alourdi d'accents variés. Un brouillard âcre, issu de leurs pipes, flottait en nappes lourdes au-dessus des tables.

Le grand capitaine n'était pas encore là mais il pouvait sentir dans l'air épais monter l'excitation. Machinalement, il caressait la crosse de bois ciselé du pistolet à sa ceinture. Une arme frustrée, à un seul coup, mais redoutable à courte portée. Évidemment, sans commune mesure avec un rupteur, mais foutrement impressionnante quand même. Et puis, il était toujours amusant de se servir de ces choses pittoresques. Il se promit de le conserver pour sa collection. Après tout, si ce coup réussissait, il aurait enfin de quoi se retirer des affaires. C'était déjà un miracle d'avoir survécu si longtemps à ce job.

— Ouais, se dit-il, un foutu miracle en vérité !

Soudain, tel une vrille fichée dans le brouhaha, un air de fifre s'éleva, déclenchant une ovation. Galvanisée par quelques pièces, une négresse mamelue s'élança sur une table. Elle dansait comme une furie, faisant virevolter ses dessous crasseux tandis que les hommes battaient la mesure en cadence du plat de leurs mains sur leurs cuisses.

Ainsi encouragée, la fille s'élança dans une gigue échevelée. Elle parvenait à éviter, au prix de torsions habiles, les caresses trop précises. Ingénieuse façon de faire monter la valeur de ses services à venir !

Bientôt, la bayadère finit dans les bras noueux d'un frère de la côte. À bout de souffle, elle s'abandonna à ses tripotages. Stimulé par les sifflets de ses compagnons de beuverie, il fourrageait sauvagement entre ses cuisses, la faisant glousser d'aise.

Le patron, pressé de toutes parts, consentit enfin à mettre en perce une autre barrique. Une petite partie de l'équipage habituel de l'Olonnais était déjà là, Legagneur en tête, dominant des épaules ce ramassis de fripouilles. Ils étaient une vingtaine, faisant du bruit comme cent, lorsque la porte s'ouvrit.

L'homme se figea. Jean-David Nau faisait son entrée, suivi de deux autres hommes aussi richement vêtus. Moïse Vauclin, son fringant lieutenant, et le gouverneur Bertrand d'Ogeron, commanditaire de l'expédition victorieuse sur Maracaibo. Instantanément, le silence se fit.

Petit et replet, le représentant de Louis le quatorzième pour les Indes occidentales se dirigea, altier, vers une table prestement libérée de ses occupants.

Nau l'Olonnais prit place en face de ses compagnons. Son regard parcourut la salle et s'attarda une seconde sur l'inconnu solitaire, pour finir sur le patron. Sans qu'aucun désir ne soit exprimé, celui-ci s'empressa de tirer trois chopes qu'il posa avec déférence devant eux.

Le chef flibustier but à longs traits et essuya sa moustache d'un revers de sa manche brodée. Sa voix s'éleva, un rien pompeuse :

— Mes valeureux compagnons, gentilshommes de fortune, le butin sera réparti ce soir.

Il n'avait regardé personne en particulier, mais tous ceux concernés hurlèrent leur joie. D'un geste, il imposa le calme :

— Mille quatre cents piastres par homme et une part du butin au chirurgien et au maître charpentier ! Les blessés et les estropiés seront payés aussi. J'ai parlé, lâcha-t-il tandis qu'un ouragan saluait cette annonce.

Quelques-uns se précipitèrent au-dehors colporter la bonne nouvelle. Ce soir, beaucoup d'ardoises s'ouvriraient dans les tavernes de l'île.

Pendant que la fiesta reprenait de plus belle, Nau se pencha vers son lieutenant qui jeta, à la dérobée, un coup d'œil vers le frère si discret. Une minute plus tard, il se dirigeait vers sa table.

— Mon capitaine désire savoir d'où tu viens et ce que tu cherches. On ne t'a jamais vu par ici, ajouta-t-il d'un ton uni.

L'inconnu soutint son regard :

— Je cherche la fortune de mer tout comme toi et, si possible, aux dépens des Espagnols. Ma main et mon œil sont sûrs, dit-il, autant que mes tripes ; puis ajouta sans ciller : d'où je viens est mon affaire.

Le timbre était calme, sans émotion particulière, peut-être avec un soupçon d'accent étranger. Vauclin, lèvres pincées, le détailla. Les vêtements avaient connu de meilleurs jours, mais les armes étaient propres et la main qui caressait le gros pistolet ne tremblait pas.

Leurs yeux se soudèrent un instant, alors le lieutenant de l'Olonnais laissa tomber :

— Si tu es aussi brave que tu le dis, présente-toi ici même, dans sept jours au lever du soleil, le capitaine cherche des bras courageux pour compléter son équipage.

Doux euphémisme pour signifier le remplacement de ceux qui avaient trouvé une mort violente.

L'homme se leva. Son nom n'avait pas été demandé, ici tous les hommes en avaient plusieurs. Les raisons étaient multiples, mais uniquement l'affaire des intéressés.

Il sortit calmement, conscient que les yeux noirs de l'Olonnais le suivaient. L'objectif était atteint et le contact établi.

Une chose l'étonnait pourtant : d'après ce qu'il avait pu glaner ici ou là, il était inhabituel qu'un capitaine reprît la mer avant d'avoir dépensé entièrement sa part de butin. Surtout un butin aussi considérable. Il fit un rapide calcul : mille quatre cents piastres chacun, doublées pour le capitaine, de quoi vivre comme un prince pendant des mois !

Une fois dehors, il fit mine de marcher au hasard et finit par pénétrer dans une autre taverne repérée quelques jours auparavant. C'était à ce genre de précautions, entre autres, qu'il devait d'être encore en vie. Fendant la foule paillarde, il franchit prestement la porte du fond. Par l'entrebâillement, il eut tôt fait de localiser ses suiveurs malgré la pénombre enfumée. Trois gaillards, pas moins ! L'Olonnais ne prenait pas de risque avec les étrangers.

Il sourit et disparut dans la brume nocturne.